

Sexe, genre et sexualités

Le sexe désigne communément le sexe biologique qui nous est assigné à la naissance (mâle ou femelle), le rôle ou le comportement sexuels qui sont censés lui correspondre (le genre), et enfin la sexualité. Les théories féministes s'attachent à la problématisation de ces trois acceptions mêlées du sexe. Elles travaillent à la fois sur les distinctions historiquement établies entre le sexe, le genre et la sexualité, sur leurs constructions et leurs relations. S'agit-il d'une relation de causalité : le sexe biologique détermine-t-il le genre et la sexualité ? D'une relation de simultanéité non contraignante entre le sexe biologique, d'une part, et l'identité sexuelle (le genre et de sexualité), d'autre part ? S'agit-il d'une relation de normalisation ? L'hétérosexualité reproductive est-elle la norme légale, sociale, mais aussi médicale, à l'aune de laquelle les catégories de sexe comme de genre peuvent être déconstruites, voire contestées et bouleversées ?

Le présent volume porte sur les théories féministes de ces quarant dernières années, dont la richesse et l'engagement en font l'un des champs les plus novateurs de la recherche actuelle : le féminisme marxiste, l'épistémologie ou l'éthique féministes, l'histoire et la philosophie féministes des sciences, le black feminism, le féminisme « post-moderne » et la théorie queer. L'ensemble de ces pensées constitue aujourd'hui un véritable champ de la philosophie contemporaine, dont on trouvera ici une introduction et une problématisation inédites en France.

ISBN : 978-2-13-055889-7



9 782130 558897

www.puf.com

12 € TTC France

Sexe, genre et sexualités

Elsa Dorlin

194p

Elsa Dorlin

Sexe, genre et sexualités

Philosophies

puf

Susan Moller Okin ou Joan Tronto notamment, permettent de réexaminer les théories de la justice à l'aune d'une division sexuelle du travail qui induit des différences éthiques, mais aussi de renforcer et d'enrichir théoriquement les philosophies de la justice¹. Il ne s'agit pas tant de faire une « place » à la sensibilité ou au sentiment féminins dans la théorie éthique, que de repenser les cadres mêmes de l'éthique, depuis une vision, une position de *carrying*. Pour autant, il ne s'agit pas non plus d'opposer l'autorité de nos pratiques ordinaires à la théorie : « La normativité n'est pas niée, mais retissée dans la texture de la vie. »²

Qu'est-ce que l'objectivité en science ?

L'application des épistémologies du positionnement ou du point de vue aux sciences biomédicales constitue un tournant dans l'élaboration du projet épistémologique féministe. Depuis les années 1980, de nombreuses scientifiques, philosophes, biologistes ou sociologues des sciences, ont minutieusement développé une critique des postulats de leur propre discipline. S'inspirant, développant ou se différenciant des premières formulations des épistémologies du *standpoint*, elles ont toutes différemment contribué au projet d'une « meilleure science ». Leur point commun est que leur projet se différencie d'une critique

de la science, ou plus largement de la rationalité, comme étant par définition « phallogocentriques »¹, en raison des accents essentialistes d'une telle position. Ainsi, travaillant tout à tour les objections de militantisme, de subjectivisme ou de relativisme, qui leur étaient adressées, l'en-semble de ces travaux ont contribué à la reformulation, voire à la refondation du concept même d'objectivité scientifique.

Selon la physicienne et philosophe des sciences américaine Evelyn Fox Keller : « Les scientifiques aiment penser d'eux qu'ils sont les experts suprêmes de ce qui constitue la nature de l'acte de la science – c'est-à-dire de la signification de l'objectivité, du fondement des revendications scientifiques, du statut de la science dans la société, et ainsi de la manière dont fonctionne la science. Mais tout au long des trente-quarante dernières années, notre compréhension de l'activité scientifique a subi une révolution peu tranquille [...]. Au cœur de cette révolution, les féministes ont introduit un ensemble spécifique de questions portant sur l'influence sur l'histoire des sciences des idéologies relatives au genre. »² Evelyn Fox Keller s'intéresse tout particulièrement à ce qu'elle appelle le « travail

1. Cf. Luce Irigaray, mais aussi l'article de Susan Bordo, « The Cartesian masculinization of thought », in J. O'Barr, S. Harding, *Sex and Scientific Inquiry*, Chicago, University of Chicago Press, 1986.

2. Evelyn Fox Keller, « Histoire d'une trajectoire de recherche », in D. Gardey, I. Löwy, *L'invention du naturel*, Paris, Éditions des Archives contemporaines, 2000, p. 45. Voir aussi le livre majeur de Ruth Bleier, *Science and Gender*, New York, Pergamon Press, 1984.

1. Cf. S. Laugier, P. Paperman (dir.), *Le souci des autres : éthique et politique du care*, *op. cit.*, volume dans lequel ont été traduits des articles de S. Moller Okin et de J. Tronto.

2. Sandra Laugier, « Care et perception », in S. Laugier, P. Paperman (dir.), *Le souci des autres*, *op. cit.*, p. 328.

symbolique du genre » et notamment au rôle des métaphores genrées dans le langage scientifique et l'activité scientifique elle-même. Ces recherches l'ont amenée à utiliser le concept de genre, tel que développé par la théorie féministe, en histoire et philosophie des sciences : elle a ainsi pu montrer comment des métaphores genrées constituaient un obstacle à la compréhension de certains phénomènes comme la fertilisation. Jusque dans les années 1980, la fertilisation était « objectivement » décrite comme un processus centré sur l'activité du spermatozoïde, *creusant la membrane de l'ovocyte, pénétrant l'ovocyte, dilayant ses gènes, activant le programme de développement, par opposition à la cellule ovocyte passivement transportée, se laissant glisser, assaillir, pénétrer, fertiliser*. Cette métaphore genrée produite et marquée par des croyances culturelles et sociales a orienté les recherches sur les éléments pouvant corroborer cette activité des spermatozoïdes, aux dépens de l'activité de l'ovocyte, totalement ignorée¹. Plus encore, Fox Keller montre l'apport d'une perspective féministe pour la philosophie et l'histoire des sciences elles-mêmes, en s'appuyant sur l'exemple du « discours sur l'action du gène » au début du XX^e siècle. Cette perspective permet, par exemple, de réexaminer l'émergence de ce discours à l'aune d'un « putsch » de la génétique naissante, éclipsant l'embryologie et suspendant pendant quelques décennies les recherches sur le rôle joué par les structures cytoplas-

miques de l'ovocyte avant la fertilisation. Ces dernières ont été initiées dans les années 1970 par Christiane Nüsslein-Volhard, alors qu'elles étaient techniquement possibles dès les années 1930¹. Le but de Fox Keller est de montrer que les études féministes des sciences ne sont donc pas de l'« anti-science » comme on se plaît à le croire, mais qu'elles participent à l'élaboration d'une science plus « objective ».

C'est ce concept d'objectivité qui est au cœur de la philosophie empiriste de Sandra Harding. Ses travaux représentent la tentative la plus ambitieuse de refondation épistémologique des sciences depuis une perspective féministe. Héritière des premières épistémologies du positivisme ou du point de vue, Harding a élaboré un nouveau concept d'objectivité, qu'elle appelle l'« objectivité forte » (*strong objectivity*). Ce concept lui permet de répondre à un certain nombre de critiques adressées aux épistémologies du *standpoint*, leur reprochant leur subjectivisme ou leur relativisme. En effet, l'idée de positivisme pourrait laisser croire que la science n'est autre qu'un ensemble de points de vue fragmentaires et situés sur le réel. Harding reprend quasiment tous les principes développés par Nancy Hartsock : la production d'une théorie à partir du vécu des femmes, le privilège épistémique accordé aux points de vue minoritaires et minorisés, le caractère situé et partiel/partial de la science dominante, l'imbrication entre savoir/pouvoir, l'idée que les

1. Cf. Emily Martin, « The egg and the sperm : How science has constructed a romance based on stereotypical male-female roles », *Signs*, n° 3, 1991.

1. Evelyn Fox Keller, « Histoire d'une trajectoire de recherche », *op. cit.*, p. 52.

productions scientifiques ne sont pas hors du monde social, qu'elles sont politiques. Et elle affirme : « Nous n'avons pas besoin de descriptions *moins* objectives, et nous n'avons pas besoin de descriptions *subjectives*. Le problème est que nous avons *eu* des descriptions subjectives — ou, pourrait-on dire, ethnocentriques. »¹ Cela implique deux choses.

D'une part, qu'une véritable objectivité en science implique que les positionnements politiques des scientifiques doivent être « conscients et explicites quant à leur caractère historiquement et socialement situés ». En d'autres termes, il s'agit d'objectiver le sujet connaissant. Comme l'écrit Sandra Harding : « Une "objectivité forte" requiert que les scientifiques effectuent le même genre de descriptions et d'explications critiques du sujet de la connaissance scientifique — la communauté scientifique au sens large de tous ceux qui génèrent des problèmes scientifiques — que les sociologues ont fait avec les objets de leurs recherches. »² Donna Haraway, autre figure des épistémologies du *standpoint*, ajoutera qu'il faut également accepter la capacité d'agir des objets de connaissance : « Des savoirs situés demandent que l'objet de connaissance soit vu comme un acteur et un agent, pas comme un simple écran

ou un terrain ou une ressource. »³ Il ne s'agit pas seulement d'une règle de respect à l'égard des objets animés des sciences, mais d'un préalable épistémologique qui fonde une *vision*, une manière de voir le réel.

D'autre part, il faut admettre que les positionnements des scientifiques ne sont pas tous également valables, c'est-à-dire également « objectifs ». Seuls ceux qui répondent aux exigences d'une science démocratique le sont. Ainsi, Sandra Harding considère qu'« il est faux de croire que la méthode scientifique requiert l'élimination de toutes les valeurs sociales dans les processus scientifiques »². Autrement dit, Harding fonde l'objectivité scientifique sur une définition de la démocratie, réellement anti-sexiste et anti-raciste, considérant que le fonctionnement routinier de la science repose sur un statu quo maintenu par une élite, sur « une matrice de privilèges »³ de classe, de genre et de « race ». Aussi, ceux/celles qui subissent ce statu quo, et veulent l'ébranler, sont le plus à même de produire des points de vue, des savoirs, fortement objectifs. Sandra Harding considère que les démocraties participatives, développant davantage de points de vue sur la réalité, produisent de meilleures sciences : ce qui la distingue encore d'une position relativiste, dans la mesure où

1. Sandra Harding, « Starting from marginalized lives : A conversation with Sandra Harding », 1995, cité et traduit par Maria Puig de la Bellacasa, « *Thing we must* », *op. cit.*, p. 211.

2. Maria Puig de la Bellacasa, « *Thing we must* », *op. cit.*, p. 211.

3. Sandra Harding, *The « Racial » Economy of Science*, Bloomington, Indiana University Press, 1993, p. 19. Ma traduction.

1. Donna Haraway, *Manifeste Cyborg*, *op. cit.*, p. 130.

2. Sandra Harding, *The « Racial » Economy of Science*, *op. cit.*, p. 18. Ma traduction.

3. *Ibid.*, p. 11. Ma traduction. Ce qui fera dire à Donna Haraway que le problème est peut-être davantage éthique et politique que proprement épistémologique : *Simians, Cyborgs, and Women*, New York, Routledge, 1991.

elle pense en termes de progrès scientifique¹. Or, l'un des moyens pour parvenir à cette démocratie intellectuelle consiste à porter systématiquement attention aux points de vue marginaux (*outsiders*) qui permettent d'éclairer les valeurs sociales et les intérêts — politiques, économiques, institutionnels — de ceux qui sont au cœur de la communauté scientifique. Ce sont ces intérêts et ces valeurs sociales — sexisme et racisme institutionnalisés, par exemple — qui demeurent invisibles si l'on s'en tient à une objectivité comprise comme « neutralité ». Dans cette conception de l'objectivité « neutre », fondée en référence à la science physique, seuls les membres de la communauté scientifique reconnus comme compétents sont « qualifiés pour identifier, prendre en compte, ou éliminer, les préjugés et les traces de valeurs sociales et intérêts qui pourraient affecter la recherche et ses résultats »². Au contraire, le concept d'« objectivité forte » a deux principes : un principe d'étrangeté (partir des positions minoritaires) — « Penser à partir de la perspective des vies des femmes rend étrange ce qui semblait familier : le commencement de toute recherche scientifique »³ —, et un principe de « réflexivité »⁴ (processus d'objectivation du sujet connaissant). Sandra Harding propose ainsi de faire de l'« objectivité forte » un programme, une directive épistémologique pour *toutes* les sciences. Si une telle pro-

position fait peut-être moins sens en physique des particules qu'en science environnementale, elle a cependant contribué, au sein des sciences biomédicales, à la critique d'un certain nombre de préjugés comme à la refonte d'un certain nombre de postulats relatifs à la conceptualisation contemporaine du sexe biologique.

1. Maria Puig de la Bellacasa, « *Think we must* », *op. cit.*, p. 237.

2. *Ibid.*, p. 213.

3. Sandra Harding, *Whose Science? Whose Knowledge?*, 1991, cité et traduit par Maria Puig de la Bellacasa, « *Think we must* », *op. cit.*, p. 216.

4. *Ibid.*